

BENITO MERLINO

UNE ENFANCE
ÉOLIENNE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

FELLINI, *biographie*, 2007 (« Folio biographies », n° 27)

Aux Éditions Alteredit

LA HARPE ÉOLIENNE, *roman*, 2003 (et en extraits dans LE GOÛT DE CAPRI, *Mercury de France*, 2003)

Aux Éditions Acanthe

LES ÎLES ÉOLIENNES. Sur des photos de Nello Raffaele et Monique Rosenthal, 2005

Aux Éditions ACR

LES PALADINS DE FRANCE, en collaboration avec Monique Rosenthal, d'après leurs scénarios des émissions produites par Antenne 2, *Télédition S.A.*, Genève, 1981

UNE ENFANCE ÉOLIENNE

BENITO MERLINO

UNE ENFANCE
ÉOLIENNE

roman

nrf

GALLIMARD

*À ma mère, Armanda Sobrero Merlino
qui, comme un condor blessé, est venue
s'échouer dans les rochers de cette île
douce-amère.*

La richesse d'une œuvre est donnée par la quantité de mémoire qu'elle contient.

CESARE PAVESE

... vous m'avez arraché les espaces blancs qui séparent les chiffres sur le cadran des heures, vous les avez roulés en boulettes dégoûtantes, et jetés dans la corbeille à papier, de vos mains malpropres. Et pourtant, ces espaces vides contenaient ma vie.

VIRGINIA WOOLF

Dans ce roman, l'auteur décline toute allusion à des faits, ou à des personnes réelles. On est dans la plus pure fiction, mais dans la plus dense des réalités.

La fin de la soirée s'annonçait agitée. L'âme en peine, nous guettions l'oncle Vincenzo qui venait nous chercher en bateau pour nous emmener dans l'île voisine. Nous étions tous assis autour de la grande table de la cuisine. Sur le fourneau à charbon, des parfums de laurier, de sauge et de romarin infusaient doucement dans une casserole d'eau frissonnante. Un papier tue-mouches virevoltait au plafond tandis que les rideaux de toile jaune, flottant dans le vent comme des voiles contre le rebord de la fenêtre entrebâillée, fouettaient le jour qui s'en allait avec ses mystères.

Le mois de juin filait. Les bulletins de Radio-Londres et les journaux disaient que les Alliés étaient sur le point de débarquer en Sicile. Même si elle était importante, la nouvelle n'avait pas suscité en nous un grand enthousiasme. Quelque chose de bien plus terrible pesait dans nos cœurs. Ma mère pleurait. Le télégramme était clair :

VIENS TOUT DE SUITE – STOP –
TON PÈRE BIEN MAL – STOP – MAMMA

Par la fenêtre, je voyais les grandes vagues écumeuses se briser dans la crique vers laquelle descendaient les terrasses du quartier du Fucile, le lieu-dit où nous habitons dans l'île d'Alicudi, la plus petite et la plus sauvage des sept îles Éoliennes. La face ronde de la lune éclairait le soir et l'horloge martelait le silence de notre inquiétude.

Lorsque l'oncle Vincenzo fut en vue, nous descendîmes, ma mère et moi, par la ruelle à degrés qui mène de l'église à la mer dans un foisonnement d'opuntias, de bambous et de sorbiers sauvages. Nos pas broyaient le gravier. Maman portait la lanterne avec précaution. La faible lueur dansait d'un muret à l'autre sur le chemin. La dernière partie du sentier sinueux était bordée de genêts et empierrée d'un cailloutis dur. En dehors de la mer droit devant nous, où qu'il se tournât l'œil tombait toujours sur des rochers hérissés de figuiers de Barbarie, de caroubiers, de câpriers et de buissons d'absinthe. Les maisonnettes blanches serrées les unes contre les autres et leurs fours arrondis dessinaient des formes fantomatiques dans la pénombre. Quand nous arrivâmes au petit port, l'oncle Vincenzo nous dit :

— Dépêchez-vous ! Le vent se lève.

Le môle avait été à moitié détruit par la tempête des jours précédents. On y avait encastré une poutre de châtaignier entre deux rochers pour que les marins et les pêcheurs y accrochent leurs lampes à carbure. Dans

le crissement des rondins de bois sur les grosses pierres de la grève, le voilier glissa jusqu'à la mer. Mon cousin Pino, qui avait accompagné mon oncle, nous aida à monter sur le bateau.

Le voilier ondulait sur l'eau piquetée de taches brillantes. Les cordages miaulaient. Je vis le contour sombre de la plage s'éloigner peu à peu et nous entrâmes dans une brume épaisse. Au bout d'un moment, un vent de sud-ouest se leva d'un coup, nous poussant vers l'île de Filicudi, distante de dix milles marins. Moi, j'épiais la respiration saccadée et les gémissements continus de la mer. De grandes vagues noires à crête d'écume poursuivaient la lumière crépusculaire. Soudain, le roulis s'amplifia, et les lueurs fantastiques des algues phosphorescentes se mirent à jouer à cache-cache avec les ondes tumultueuses, si hautes qu'elles semblaient vouloir lécher les nuages. Lorsque nous fûmes à mi-canal, la masse d'air se fit plus forte. Le bateau roulait tantôt d'un côté tantôt de l'autre comme s'il allait se coucher, puis il commença à embarquer de l'eau par les flancs. Des paquets de mer nous cinglaient le visage par à-coups. Pensant qu'il était dangereux de la garder déployée, mon oncle cria à mon cousin de réduire la voile. Le bateau était comme roué de coups, soulevé, enfoncé, ballotté, et tandis qu'ils s'évertuaient à maintenir le cap, une rafale brisa le grand mât. La toile distendue sur les vergues s'affala moitié sur nos têtes moitié à la mer.

— Bigre, nous voilà servis ! dit Maman, les cheveux ébouriffés par le grand vent.

Je me mis à sangloter en me serrant contre elle. Un éclair m'éblouit. L'oncle Vincenzo brailla à son fils de sortir les rames pendant qu'il s'efforçait de récupérer la voile tombée à l'eau. J'avais l'impression d'être suspendu dans le noir. Ma mère se détacha de moi pour aider les hommes à remonter la grosse toile.

Je m'étais mis à écoper. Le vent forcissait. La mer grossissait, nous étions inéluctablement poussés vers Montenasseri, un gros rocher entouré de plus petits très pointus, où nous avons peur de nous échouer et qui me semblaient être, dans le timide rayon de lune, la bave argentée d'un serpent émergeant des vagues. J'entrevois La Canna, une madone de pierre levée vers le ciel, menaçante dans la nuit.

— Allez ! Allez ! Encore un effort ! Nous ne sommes plus très loin de Siccagni, j'aperçois les maisons ! cria l'oncle Vincenzo.

S'aidant et s'encourageant mutuellement d'ahanelements rauques qui me faisaient peur, mon oncle et mon cousin plongèrent leurs lourdes rames dans les remous de la Tyrrhénienne. La mer continuait à se gonfler, à malmener le voilier. Elle s'engouffrait de toutes parts. La furie du courant nous fit tourner sur nous-mêmes. Pris dans un tourbillon, le gouvernail ne répondit plus, la carcasse de bois tremblait comme si elle allait éclater en mille morceaux. L'oncle Vincenzo nous exhortait à rester tranquilles et donnait de forts coups de rame pour diriger l'embarcation vers la grotte du Bue Marino.

Dès que nous fûmes à l'intérieur de la caverne, le

vent tomba, les vagues se calmèrent, le silence se fit opaque et je me sentis enveloppé d'humidité. J'écarquillais les yeux dans le noir. J'avais l'impression d'être dans une cathédrale, entouré de cierges brûlés et de tuyaux d'orgues tordus. Tout devint irréel. Les vagues sanglotaient, dolentes et sépulcrales. Je n'entendais que le clapotement des rames qui effleuraient l'eau en soulevant des flammèches blanchâtres. bercé par la brise, le voilier s'enfonçait lentement dans le ventre de la montagne. Longtemps, nous errâmes ainsi dans l'obscurité vers la plage de galets blancs tout au fond de la grotte. Derrière nous, la mer semblait ensemencée de milliers d'étoiles qui brillaient comme des perles.

— Nous allons passer la nuit ici, dit l'oncle Vincenzo, nous continuerons vers Filicudi demain.

Et il sortit la lampe à pétrole du cagibi de proue. Un souffle tiède enveloppait l'atmosphère. J'avais le cœur serré. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. La lumière jaunâtre de la lampe vagabondait sur les rochers en dessinant des statues qui oscillaient d'une manière inquiétante. Le fronton arrondi de l'ancre me semblait un sarcophage avec des gisants, des sirènes, des pirates. Peu à peu, les grosses pierres se changeaient en monstres démoniaques. Des dragons, des tritons, des gnomes, des ogres, des sorcières, des protubérances violacées peuplaient la grotte. Les ombres animaient ces figures recroquevillées qui s'arquaient comme fontes à cire perdue. Nous étions dans le cœur de la nuit. Dans la caverne, une énorme chauve-souris

allaitait ses sept petits, les péchés capitaux qui pleuraient de faim. J'aurais voulu apprivoiser la terrible déesse, m'en faire une amie et lui offrir quatre veaux noirs pour soulager sa fureur. Je pensais à tout cela quand il me sembla que la voix tonitruante du Cerbère à trois têtes aboyait féroce­ment. Alors l'image de mon grand-père m'apparut, soulevée par les démons. Ils ricanai­ent. Le bruit monotone des vagues avait l'air de réciter un rosaire. La Parque, prête à tailler le fil de sa vie, cligna de l'œil en me disant : « L'heure est venue, courage. » Elle avait les yeux bleus et une peau de porcelaine. Elle ressemblait tant à ma grand-mère que je me mis à crier : « Non, Nonna, laisse-le, il ne t'a rien fait ! » Mais aucun son ne sortait de ma gorge. Et ma grand-mère, d'un rire narquois, sentencieusement, me répondit : « Maintenant il va payer. » Je criai de plus belle : « Que t'a-t-il donc fait de si horrible, Nonna, que doit-il payer ? » Et le son ne voulait toujours pas sortir. Deux énormes yeux bleus qui avaient mangé tout le visage de ma grand-mère me répondirent : « Il m'a trompée. » Mon héros risquait de mourir à cause de ma grand-mère, lui, le pirate rayonnant, devait maintenant s'en aller par ces sentiers souterrains et donner la pièce d'or au nocher Charon pour traverser les eaux glaciales du Styx. J'étais venu tant de fois avec lui dans cette grotte inhospitalière où vivait autrefois le Loup marin. Et c'était moi le capitaine de la *Niña*, son navire sur lequel nous sillonnions la mer, tous les jours, dans ces eaux limpides et profondes. Nous avions navigué par mer et par océan jusqu'aux Caraïbes, jusqu'en Améri-

que, jusqu'en Colombie et aussi par Mare Nostrum qui pour le moment n'était plus à nous mais aux Alliés. Sur la *Niña*, j'étais Christophe Colomb, sans uniforme à boutons dorés ni toque de vice-amiral. J'étais un dignitaire de la Couronne, toute la journée, pieds nus et sans vareuse. Gare à qui s'approchait de nous, corsaires, flibustiers, boucaniers, nous étions les maîtres de la mer, les Surcouf de Filicudi, les Tigres de Mompracem et surtout les héros de Montenasseri. À en croire mon grand-père, les Indiens portaient les mêmes robes, les mêmes foulards chamarrés et les mêmes bijoux que ma grand-mère. Il disait aussi que leurs *seriguelas* et leurs *guanabanas* étaient aussi succulentes que nos figues et nos grenades; que les lamas étaient leurs ânes et que leurs *quebrachos* n'étaient pas plus majestueux que nos oliviers. Une fois la voile déployée, un léger mouvement du gouvernail donnait à notre *Niña* la légèreté du vent. Nous labourions la mer au gré des lames sourdes, nous interroguions le ciel, nous scrutions l'horizon à travers la longue-vue. Je me rappelle un jour, devant la pointe de Capo Graziano où le village préhistorique du xv^e siècle av. J.-C. et ses meules de moulin cyclopéennes rappellent la culture de la pierre pratiquée par les Éoliens depuis les temps les plus reculés, Grand-père m'avait dit : « Tu vois, c'est là que nos ancêtres se réfugiaient pour fuir les incursions ennemies. Ils y fabriquaient les cratères décorés, les écuelles à bain-marie, les cruches à bec de monstres, les vases, les céramiques d'argile, les coupelles rosâtres, les couvercles de citerne, les meules des pressoirs à raisin et à olives, ainsi que les marches

des ruelles et ils les exportaient dans tous les pays lointains de la Méditerranée. » Un autre jour, une grande vague écumante m'avait entraîné dans les profondeurs. Je me débattais comme un chat sur le point de se noyer quand Grand-père s'était jeté à l'eau et m'avait repêché. Une autre fois encore, il m'avait conté l'histoire du Loup marin épris d'une sirène et celle des pirates sarrasins pétrifiés par un sortilège qui attendaient dans la grotte d'être libérés par la femme-poisson.

*Loin du port et du monde
Là où la mer se teinte de mille couleurs
Il est une grotte antique et profonde
Où s'abritent parfois les pêcheurs*

*Qui y pénètre se croit en un château
Tout de pierre blanchie et sans soleil
Là, par un cruel maléfice sommeillent
Des pirates sarrasins sans amour*

*Ils sont venus nul ne sait d'où, nul ne sait quand
Leurs yeux noirs et leurs épées flambantes
À la recherche de trésors et de diamants
Cachés un jour par un roi puissant*

*Ce sont d'anciens pirates, des Sarrasins
Ils ont des boucles d'or aux oreilles
Au cou, des foulards chamarrés
Et leurs cheveux sont comme du crin*

*Au milieu d'eux se tient le commandant
Les yeux tristes et la barbe blanche*

ces dans l'île. La pensée de ses baisers et de ses caresses enflammait mon sang dans mes veines. Elle s'arrêta, se pressa contre moi et passa un doigt sur mon front comme si elle voulait arrêter mes pensées. Elle avait une étrange lueur dans le regard. Elle attendait quelque chose de moi. J'ai plongé dans ses yeux noirs, je lui ai mordu la nuque, je l'ai embrassée, j'ai entrelacé mes doigts aux siens, je lui ai chuchoté à l'oreille :

— C'est vrai que je pars mais je reviendrai te voir très vite.

Soudain les nuages se firent plus sombres, les hirondelles rasaient presque le sol. L'île semblait frémir dans un parfum d'herbes magiques et les cigales stridulaient dans la splendeur de ce jour finissant.

Le 2 juin 1946, on vota pour abolir la monarchie et instaurer la République italienne. Tous les journaux avaient titré :

LA RÉPUBLIQUE A GAGNÉ

Seul Mustazzuni, l'homme à la grosse moustache stalinienne, l'unique communiste de l'île, avait protesté contre le nouveau pouvoir. Dans la nuit, il avait peint en rouge un marteau, une faucille et une étoile sur les murs de la mairie.



Une enfance éolienne Benito Merlino

Cette édition électronique du livre
Une enfance éolienne de *Benito Merlino*
a été réalisée le 04 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133284).

Code Sodis : N48985 - ISBN : 9782072442476.

Numéro d'édition : 182226.